

# La Revue Militaire Suisse, il y a 40 ans : au sommaire du No 7-1947

Autor(en): **Nicolas, D. / Wüst, R.-H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **132 (1987)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344784>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## La Revue Militaire Suisse, il y a 40 ans

Au sommaire du N° 7-1947

- *Les problèmes de l'instruction (suite)*, lieutenant-colonel D. Nicolas
- *La guerre psychologique ou la mécanisation des esprits (suite)*, premier-lieutenant R.-H. Wüst
- *L'appréciation des renseignements*, colonel D. Perret
- *Histoire des fortifications de St-Maurice*, major A. Renaud
- *L'évolution de la thérapeutique et ses applications (fin)*, D<sup>r</sup> L.-M. Sandoz
- *Bulletin bibliographique*

### Texte choisi

Certains esprits s'émurent – c'était vers le milieu de la guerre – de cette divergence toujours plus grande des conceptions. Ils prétendirent qu'il fallait à tout prix combler le déficit qui existait entre le résultat donné par l'école de recrues et les exigences du combat; qu'il fallait non seulement dresser les soldats à lutter contre des fantassins, mais encore leur inculquer tous les procédés de la lutte antichars; qu'il ne suffisait plus d'avoir seulement des soldats bien disciplinés, mais qu'il fallait qu'ils fussent aptes, en véritables guerriers, à remplir toutes les tâches qu'ils pourraient rencontrer sur le champ de bataille; et que l'importance de ce but valait bien peut-être le sacrifice de quelques formes traditionnelles d'ordre secondaire, afin que l'on pût gagner le temps nécessaire pour les nouvelles branches de l'instruction.

Ce fut le début d'une longue querelle entre les tenants des «guerriers» et des «soldats», car le débat, amplifié et déformé par des gens qui n'en

avaient pas saisi l'essence, dégénéra en ces deux slogans. On crut bon et souvent spirituel d'opposer la stricte ordonnance d'un soldat bien éduqué au débraillé hirsute d'un poilu de tranchées.

Engagée dans cette voie, la polémique ne pouvait que rester stérile et causait plus de tort que de bien.

Aussi la réforme ne se fit pas. Les troupes en service actif du reste s'accommodèrent fort bien de cet état de faits. Elles étaient tout heureuses de disposer d'une matière neuve d'instruction pour maintenir l'intérêt de leurs hommes durant les longues et nombreuses «relèves». Elles partageaient ainsi du niveau donné par l'école de recrues pour former les combattants qu'elles désiraient avoir.

Cet arrangement à bien plaire, qui convenait aux deux partis, subsista jusqu'à la fin de la guerre.

Mais depuis le licenciement des troupes, le problème n'est plus résolu. La part importante de l'instruction qui s'effectuait dans le cadre des bataillons

et des régiments ne se fait plus, notamment le dressage à l'agressivité. Mines, explosifs et lance-flammes restent encore presque complètement inconnus dans les écoles de recrues, sauf chez quelques grenadiers; de même on y ignore la technique du «coup de main», etc.

Aussi, si nous ne voulons pas voir la valeur de notre armée compromise par une insuffisance d'instruction, il faudrait que nos écoles de recrues pussent

reprendre sans tarder à leur charge la formation complète des combattants. Ceci représenterait un notable surcroît de travail.

Le pourront-elles? Tel est un des gros problèmes militaires d'aujourd'hui et de demain. Nous nous efforcerons d'en exposer les données, car nous ne pourrions pas l'éluder bien longtemps encore.

Lt. Colonel D. Nicolas.

### Au sommaire du N° 8-1947

- *La guerre psychologique ou la mécanisation des esprits (suite)*, premier-lieutenant R.-H. Wüst
- *L'appréciation des renseignements (fin)*, colonel D. Perret
- *Histoire des fortifications de St-Maurice (fin)*, major A. Renaud
- *Questions de recrutement*, colonel Junod
- *Revue de la presse: «DD.» Tanks*
- *Bulletin bibliographique*

### Texte choisi

A la veille de la guerre, un député français, M. Pezet, interpella en ces termes le président Daladier:

*Un ministère comme le vôtre qui se place avant tout sous le signe de la Défense Nationale peut-il sous-estimer, surtout dans ces temps-ci, l'importance de l'Information et de la Propagande? En vérité, qu'est-ce donc que le triomphe de Hitler en Autriche, sinon la victorieuse reconnaissance d'une guerre par les tracts, la presse et surtout la radiodiffusion, qui s'est déroulée pendant des années sans qu'on se doute que c'était là la formule nouvelle de la guerre moderne.*

Le 1<sup>er</sup> juin 1939, la presse britannique finit elle aussi par s'alarmer et par découvrir cette vérité que le *Daily Telegraph* formula en ces termes: *On est maintenant convaincu que l'institution d'un ministère de la propagande ne s'est fait que trop attendre. La propagande est devenue une branche indispensable de l'armement britannique.*

Mais l'état-major français attendit le 29 juillet 1939 pour improviser en toute hâte, sans programme, sans personnel qualifié, sans aucune préparation, le «Commissariat Général à l'Information». Il fut confié à des hommes de lettres, à des intellectuels et

à des officiers très distingués, mais qui n'étaient nullement ce qu'ils auraient dû être, les spécialistes d'une arme nouvelle.

En temps de guerre, en temps de paix déjà, le but de la propagande consiste à briser l'unité politique et morale de la nation adverse, à détruire dans les cerveaux et dans les cœurs ennemis la foi, le patriotisme et les valeurs inculquées à chacun depuis son enfance. Le but de la propagande est atteint quand l'unité morale de la nation est détruite, quand le soldat, son cerveau et son cœur étant paralysés, laisse tomber de ses mains inertes des armes dont il n'a plus la force de se servir. Telle est l'expérience que la France de 1940 allait faire à son tour. Tels sont les pauvres moyens qu'elle opposait à ceux du Reich qui avait commencé, bien avant 1939, à la miner par le moyen de l'Internationale blanche. Tel est l'état dans lequel la France se présentait aux coups de ce puissant soutien de la Wehrmacht, le «Traître de Stuttgart» dont, par sa maladresse et son incompetence, la propagande française finit par se faire l'involontaire auxiliaire.

Pour être efficace, une propagande doit serrer la réalité d'aussi près que possible afin de capter la confiance de ceux auxquels elle s'adresse. Cette confiance étant acquise au prix d'un long travail effectué en profondeur, elle peut alors, quand d'impérieuses raisons d'Etat l'exigent, se permettre quelques écarts — qui évidemment coûtent très cher.

Mais elle doit toujours se ménager des possibilités de manœuvre, de retraite même, et ne jamais se laisser cristalliser ou enfermer dans une situation dont elle ne pourrait plus s'échapper. A cet égard, les erreurs commises par l'état-major français sont significatives.

C'est à la propagande française que l'on doit la création de la fameuse «Mystique Maginot» qui contribua à déprimer et à affaiblir l'armée française; c'est elle aussi qui commit cette autre erreur si grave, qui consistait à sous-estimer son adversaire et à répandre l'idée que la guerre serait gagnée sans bataille («Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts»). Qui ne se souvient des titres de la grande presse française à sensation ou des commentaires faussement réconfortants de la radio française pendant la campagne de Pologne, les opérations de Finlande et de Norvège («La route du fer est coupée»), l'hiver 39-40 et l'offensive de mai 40?

Tout cela était basé, en grande partie, sur les instructions confidentielles du Commissariat Général à l'Information. Ainsi, quand l'armée et la population française mesurèrent l'abîme qui séparait la réalité des images brossées par leur propagande, le réveil fut terriblement brutal, et le terrain d'autant plus propice au développement de la propagande allemande qui devait continuer si longtemps de déchirer la France et les Français.

Plt R.-H. Wüst